

## L'Amour passa...

—Adjugé ! cria le commissaire-prieur.

Et l'on me remit quelques vieux livres attachés ensemble par un bout de ficelle.

C'était tout ce que ma bourse modeste m'avait permis d'acheter des restes d'une riche bibliothèque, livrée aux enchères publiques.

J'emportai le paquet chez moi, et, le déposai au fond d'une armoire. Puis je partis et l'oubliai. Des mois se passèrent.

L'autre jour, en cherchant un catalogue, les vieux livres, encore ficelés, me tombèrent sous la main. Je les détachai sans beaucoup de curiosité.

Le premier volume, dont la couverture déchirée avait été remplacée par une épaisse feuille de papier gris, se trouva être "Caroline de Litchfield" par Isabelle de Montolieu,—un vieux roman qui faisait jadis les délices de nos mères. Entre "Le Siège de La Rochelle" aux pages défraîchies, et "Maleck-Adel",—un épisode du temps des Croisades,—un cahier était placé.

C'était un de ces cahiers dont les jeunes pensionnaires se servent, ou pour prendre des notes, ou pour écrire leur journal. Les premières pages avaient été arrachées ; celles de la fin, au ton jauni, n'étaient pas écrites. Les autres feuillets, couverts d'une écriture ronde, un peu grosse, dont l'encre avait pâli, attirèrent, puis fixèrent mon attention, car voici ce que je lus :

.....et je suis de plus en plus faible !

14 mai.

L'inutile docteur est venu me faire tirer la langue et prendre ma température : "Ah ! docteur, j'ai de la fièvre toujours !" Il m'ausculte, il prend l'air important ! Le ridicule homme ! je ne l'aime pas ! "C'est le printemps pluvieux et froid" dit-il. Oui, et si ce n'était pas ça, ce serait autre chose, car je sens que j'ai la gorge d'une extrême délicatesse et que tout

ma fait mal, le vent, la pluie, la poussière,—oh ! l'horrible poussière ! Et dire que nous sommes poussière ! C'est un peu difficile à croire, que mes yeux sont faits de poussière ; j'ai beau les regarder minutieusement, ils semblent faits de plus jolies choses !

16 mai.

Je me lève et je descends pour mes repas, mais je me sens malade ! Rien ne me fait rien !

Je ne puis lire, ni faire de la musique, ni même penser sans fatigue. Je pleure pour une paille en croix, et je dors, quand je le puis.

On va m'envoyer au bord de la mer quand je serai un peu plus forte. Ce projet de voyage me laisse insouciant, moi qui ai tant désiré voir la mer quand je ne le pouvais pas ! Horrible petite fille, va !

Marie vient souvent me voir, elle me parle un peu de son frère. Je l'écoute sans faire ni remarques ni questions. Hier, elle me dit :

—Je crois bien que l'étoile de Jean décline et que tu t'en occupes pas !

—Tu crois ? — fis-je languissant. — Elle se mit à rire. — Oui, fit-elle taquine, tu te seras aperçu que c'est un homme et non un dieu, comme tu as vu que j'étais pétrie d'argile !

—Que veux-tu dire ?

—Que tu me juges et m'analyses trop pour m'aimer autant qu'avant !

Je ne répondis pas. Elle insista.

—Réponds, sage de seize ans ! Quand tu seras vieille comme moi, tu auras appris qu'il faut prendre les gens comme ils sont !

—Mais quand ils se font voir à nous pires qu'ils sont, comme toi, affreuse petite Marie !

—Alors il faut les deviner et les percer à jour.

—Ce serait plus simple pour eux d'agir simplement.

25 mai.

Tous les jours, Marie arrive en courant, après la classe, et me distrait une demi-heure, puis elle repart, me laissant un peu de son ani-

mation et de son énergie. Comme elle est vivante et que je voudrais, mais non, je ne veux pas être elle... elle est intelligente, bien plus que moi, elle a une force de caractère étonnante, mais elle n'a ni tendresse, ni ardeur. Elle raille et rit de ce qui me fait pleurer, elle prétend ne pouvoir jamais aimer... elle parle des siens avec une indifférence qui n'est pas jouée, et j'aime mieux être moi, passionnée, aimante, impressionnable et faible !

4 juin.

Quel orage ! tout est secoué et semble devoir être arraché. C'est superbe, et je me sens toute petite, et cependant, bien confiante en Dieu si grand mais si miséricordieux, ou plutôt miséricordieux parce qu'il est grand !

Quel bon moment ! où je me sens et me vois croire, où je suis comme sortie de moi et en présence de Dieu. Que je voudrais vivre ma petite vie, en votre présence toujours, Seigneur !

Je vais quelquefois au couvent, je m'ennuyais tant à la maison, mais je travaille peu, et mon année ne me vaudra pas beaucoup, j'ai peur. Cette grande faiblesse persiste, et même mes parents ne se doutent pas de l'énergie qu'il me faut employer pour ne pas m'étendre, fermer les yeux et ne plus bouger.

Je partirai pour la mer, à la fin du mois, avec mademoiselle Julie. Comme j'ai hâte de la voir, cette mer, dont j'ai rêvé ! ...

Marie me dit que son frère ne reviendra de ce côté qu'en août ; il doit aller à la Malbaie, pour le mois de juillet. Je vois ses lettres à Marie, qui a pitié de mon orgueil, ou qui est fatiguée de taquiner. De jolies longues lettres ; on le sent très ardent à ses études, satisfait et heureux. Que le bon Dieu le bénisse et le protège et qu'il le garde aussi bon qu'il est intelligent. Et pour moi ? Je ne sais trop—c'est comme s'il s'éloignait dans le vague, comme si tout notre joli passé était très loin. J'y pense très doucement mais bien tranquillement, et si Marie ne me passait pas ses lettres, je n'en souffrirais pas !

Est-ce contradiction ?... suis-je si insouciant parce que je suis faible ? je ne sais trop. J'y pense peu et cela sans m'y forcer comme déjà !